

## Pour une Approche Phénoménologique<sup>1</sup> de *Wolf Solent*

L'IMPORTANT OUVRAGE *Phénoménologie de la Perception*<sup>2</sup> du philosophe français Maurice Merleau-Ponty fut publié en 1945. Appliquée ici à *Wolf Solent*<sup>3</sup>, son approche phénoménologique<sup>4</sup> ne peut qu'intéresser au plus haut point les lecteurs de John Cowper Powys. Ce roman, écrit sensiblement à la même époque que l'essai *In Defence of Sensuality*<sup>5</sup> au cours duquel Powys s'interroge sur la nature de la relation existant entre "le pur soi et le pur non-soi" et conclut sur l'idée d'une "étrange réciprocité, absolue et unique"<sup>6</sup>, met l'accent tout à la fois sur l'importance des sensations dans la vie de Wolf Solent et sur les rapports que ce dernier entretient avec le monde qui l'entoure ("le pur non-soi"). Or l'axe phénoménologique permet, entre autres, de rendre compte des diverses phases que connaissent ces rapports au cours des quatorze mois que relate le récit.

Le premier degré de la perception correspond à ce que le philosophe français nomme (à la suite de Heidegger) l'"être-au-monde"; il s'agit d'une perception sans distance, d'un enlacement du monde et du sujet avant toute pensée<sup>7</sup>. Les rapports de Gerda à l'espace qui l'entoure semblent bien être de cette nature-là. Son corps se fraie instinctivement un chemin dans l'espace

---

<sup>1</sup> Note de la rédaction: certains lecteurs peuvent être intéressés par *Une vue anglo-saxonne de la Phénoménologie de Merleau-Ponty*, ci-dessous p.46.

<sup>2</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, 1945, Paris, Gallimard, coll. "Tel", 1998.

<sup>3</sup> John Cowper Powys, *Wolf Solent*, 1929, Simon & Schuster; 1929, Jonathan Cape

<sup>4</sup> Dans la lignée des travaux fondateurs de Husserl, la pensée phénoménologique telle que Maurice Merleau-Ponty l'explore dans son ouvrage *Phénoménologie de la perception* vise à l'élucidation des rapports de la conscience (le sujet) et du monde (l'objet), en particulier dans ce qu'ils ont de plus immédiat, en l'occurrence avant tout recul réflexif. Elle se fonde sur la mise en question des deux perspectives, à l'opposé l'une de l'autre, qui avaient jusque-là présidé à l'analyse de ces rapports. Il s'agit d'une part de l'approche empiriste, selon laquelle l'expérience est seule source de vérité (les données sensibles de l'objet se voient octroyer la primauté sur un sujet qui peut apparaître comme inerte), et d'autre part de l'approche intellectualiste ou idéaliste, selon laquelle priment les représentations mentales d'un sujet qui se suffit à lui-même et n'a pas besoin du monde pour fonder son être tandis que, dans le même temps, le monde semble constitué par la conscience du sujet. A rebours de ces deux axes, l'entreprise phénoménologique vise à démontrer l'existence d'un va et vient perceptif incessant entre la conscience et son objet, entre le sujet, toujours-déjà incarné et donc situé, et le monde: "Le monde est inséparable du sujet, mais d'un sujet qui n'est rien que projet du monde, et le sujet est inséparable du monde, mais d'un monde qu'il projette lui-même" (Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, p.491). Il y a dépendance entre le monde sensible, qui ne cesse de solliciter le sujet percevant, et la manière dont ce dernier se dispose, par avance, à répondre aux sollicitations du monde. Qui plus est, c'est dans le corps même que Maurice Merleau-Ponty met à jour le fonctionnement de l'intentionnalité du sujet.

<sup>5</sup> John Cowper Powys, *In Defence of Sensuality*, New York, Simon & Schuster, 1930

<sup>6</sup> John Cowper Powys, *Apologie des Sens*, Pauvert, 1975, p.52

<sup>7</sup> Maurice Merleau-Ponty, op. cit., p.94-95 : "Le réflexe en tant qu'il s'ouvre au sens d'une situation et la perception en tant qu'elle ne pose pas d'abord un objet de connaissance et qu'elle est une intention de notre être total sont des modalités d'une vue préobjective qui est ce que nous appelons l'être-au-monde".

qu'elle parcourt: "Wolf fut très impressionné par son sens de l'orientation<sup>8</sup> et par la sûreté avec laquelle elle le guida à travers bois et fossés jusqu'à un chemin praticable"<sup>9</sup>. La jeune femme n'a nul besoin de réfléchir ("to think about") pour trouver son chemin, comme Wolf lui demandait de le faire. Boussole ou voie balisée ne lui seraient d'aucune utilité. Elle adhère au monde sans se poser de questions, son corps appréhende ce dernier innocemment et instinctivement. Wolf a probablement tort de penser en termes de "compétence géographique"; c'est le corps de Gerda, tel qu'il se déplace dans le monde, qui est porteur d'un "savoir". Comme il l'est lorsqu'elle grimpe dans les arbres avec une aisance déconcertante<sup>10</sup> ou siffle comme les oiseaux, talent qu'elle n'a pas eu à cultiver ("Je me suis aperçue que je pouvais siffler comme ça..."<sup>11</sup>).

Wolf lui-même fait l'expérience de la perception immédiate, sans réflexion préalable. Il suffit pour s'en convaincre de penser à la manière dont son corps s'ouvre au paysage en allant au devant des stimuli que ce dernier lui fait parvenir. Il devient ce faisant le "médiateur [de ce] monde"<sup>12</sup>. C'est le cas à chaque fois que les sens de Wolf anticipent les sollicitations du monde et s'adaptent à leurs promesses d'une signification encore vague tout en lui permettant ainsi de se déterminer. Avant toute réflexion, Wolf hume les senteurs lorsqu'elles sont délicates ("il se recoucha et s'abandonna à l'air humide, plein de l'odeur des jeunes feuilles et de la terre du jardin"<sup>13</sup>), mais il s'en gorge s'il s'agit de bouffées de parfums plus entêtants qui lui arrivent par vagues ("Wolf ... contempla la scène ... avec une joie sans mélange. Les odeurs typiques qui lui montaient aux narines..."<sup>14</sup>). C'est aussi le cas lorsque Wolf tente, en vain, de se suicider et que son corps refuse toute immersion dans les eaux de Lenty Pond au moment même où sa conscience s'y projette ("Et alors son corps — non son esprit, mais son corps — connut le frisson de la peur."<sup>15</sup>).

Cet échange constant entre le monde visible et la conscience (car l'être-au-monde ne saurait être confondu avec une somme de réflexes, mais opère plutôt la "jonction du 'psychique' et du 'physiologique'"<sup>16</sup>) se trouve souligné à plusieurs reprises dans le roman: "Wolf sentit remonter à la surface de son cerveau l'état de transe qu'il appelait sa 'mythologie'. Toutes les choses qui lui tombaient sous les yeux semblaient autant de moules matériels que ce courant magnétique allait se mettre à remplir."<sup>17</sup>; "L'esprit de la terre, qui montait des pousses vertes à ses pieds, l'appelait. [...]. Debout en cet endroit, Wolf avait l'impression que sa conscience embrassait toute la vie renaissante de la

---

<sup>8</sup> *Wolf Solent*, Gallimard, 1967, tr. de Suzanne Nétillard. La traduction de "competent geographical skill" par "sens de l'orientation" paraît un peu faible.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.111. On notera que la traductrice a utilisé l'expression "il s'agit de...", masquant le "think about" anglais.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p.382

<sup>11</sup> *Ibid.*, p.104

<sup>12</sup> *Phénoménologie de la perception*, p.169.

<sup>13</sup> *Wolf Solent*, p.51

<sup>14</sup> *Ibid.*, p.190. Cette traduction de "Wolf drank in..." ne met pas en avant le rôle actif de Wolf.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p.577

<sup>16</sup> *Phénoménologie de la perception*, p.95

<sup>17</sup> *Wolf Solent*, p.119

campagne”<sup>18</sup>. La structure même de la deuxième phrase de la première citation souligne le mouvement du monde extérieur vers le regard de Wolf (“qui lui tombaient sous les yeux”) ainsi que le mouvement des représentations mentales de ce dernier vers les choses (“que ce courant magnétique allait se mettre à remplir”), qui se trouvent alors imprégnées de ces représentations qui leur préexistent et leur donnent sens, mais qu’elles ont néanmoins suscitées (“semblaient autant de moules matériels”).

Ces deux citations marquent toutefois une nette différence avec l’attitude de Gerda. Quel rôle en effet peut donc jouer la mythologie de Wolf dans ses rapports avec le monde ? De fait, les moments où le principal protagoniste adhère innocemment au milieu dans lequel il se trouve, sans chercher à s’en dégager, sont rares; le plus souvent, une certaine distance s’instaure entre sa conscience et ce qu’il observe et l’on quitte alors le premier degré de la perception. Cette distance est indispensable pour qu’au lieu d’être prisonnier du fouillis du monde, le sujet puisse se mettre à voir ce dernier afin d’y faire émerger un sens<sup>19</sup>. Ainsi tout acte de perception est un acte où une créativité humaine est à l’œuvre. Si cette idée ne remet pas en cause les échanges réciproques entre le sujet et l’objet, ce dernier (le monde sensible) se retrouve investi d’un sens qui est propre à un sujet. C’est pourquoi toute image du monde dans ce roman où le narrateur privilégie constamment le point de vue de Wolf sera aussi une image de cet homme à un moment donné<sup>20</sup>. C’est donc au cœur de cet échange constant entre Wolf et le monde que bat sa mythologie, élément indispensable pour que le sensible acquière un sens dans son esprit<sup>21</sup>. Sans le secours qu’elle lui apporte, la relation qu’il a avec le monde se réduit à une série de sensations dont il ne sait que faire : “Que lui étaient ses sensations, maintenant? Qu’était l’air d’un matin comme celui-ci sans ces émanations mystérieuses des grands fonds aux vagues lueurs?”<sup>22</sup>. Seule sa mythologie rend le monde lisible pour lui puisque, grâce à elle, le monde “lui parle de lui même”<sup>23</sup>. D’ailleurs, ne la considère-t-il pas comme son “inward intention”<sup>24</sup> ?

Ceci posé, nous voici à même d’examiner les variations qui affectent les relations de Wolf avec le monde. Dans les neuf premiers chapitres du roman, qui correspondent au récit de la première semaine qu’il passe dans le Dorset, notre héros est optimiste, dynamique et entreprenant. Armé de sa mythologie, il envisage de conquérir le Dorset, territoire qu’il considère “soit comme pôle

<sup>18</sup> *Wolf Solent*, p.523

<sup>19</sup> *Phénoménologie de la Perception*, p.103: “Ainsi c’est en renonçant à une partie de sa spontanéité, en s’engageant dans le monde par des organes stables et des circuits préétablis que l’homme peut acquérir l’espace mental et pratique qui le dégagera en principe de son milieu et le lui fera voir”.

<sup>20</sup> Soyons clairs toutefois, il ne s’agit pas seulement de l’idée si commune du “paysage état d’âme”. Wolf ne se contente pas de projeter ses sentiments sur le paysage, ce dernier est aussi une matrice, comme le sous-entend le terme “moules” précédemment cité. Il touche et affecte le sujet.

<sup>21</sup> *Phénoménologie de la Perception*, p.151-152: “L’essence de la conscience est de se donner un ou des mondes, c’est-à-dire de faire être devant elle-même ses propres pensées comme des choses”.

<sup>22</sup> *Wolf Solent*, p.561.

<sup>23</sup> *Phénoménologie de la Perception*, p.154.

<sup>24</sup> *Wolf Solent*, p.350. Powys utilise l’image du jeu anglais de boules lestées dans lequel celles-ci roulent selon des trajectoires courbes provoquées par le lest interne.

d'activité et terme d'un acte de prise ou d'expulsion, soit comme spectacle et thème de connaissance"<sup>25</sup>. C'est la fonction de projection de sa conscience (ce que lui nomme son âme) qui prédomine. Aussi l'image de sa conscience tel un petit morceau de cristal rond, opaque et dur, est-elle tout à fait adéquate: "Et surtout il avait de nouveau l'impression que sa personnalité profonde était un cristal dur, rond, opaque, capable de traverser n'importe quelle substance, organique, inorganique, magnétique, psychique, qui pourrait obstruer son chemin."<sup>26</sup>. La réalité du monde n'est pas alors remise en cause ; elle sollicite sa conscience en lui proposant les objets que cette dernière appelait de ses vœux, et répond ce faisant par avance à ses désirs les plus intimes. Ne fait-il pas la connaissance de Gerda le lendemain de son arrivée, après qu'il a émis le vœu de rencontrer une jeune fille qui lui permettrait de faire l'amour avec elle<sup>27</sup>? Les sollicitations du monde et les réponses créatrices de sa conscience se manifestent clairement aussi lors de cet épisode si marquant de la trouée bleue<sup>28</sup>. Les nuages que Wolf contemple suscitent en lui fantasmes et affabulations parce qu'ils s'accordent docilement à l'activité projective de sa conscience. Leurs formes fluctuantes sont un appel de sens en latence et ce qu'il voit se fait complice de son désir : "Wolf s'immobilisa brusquement et contempla ce qu'il voyait, tandis que peu à peu ce qu'il voyait devenait ce qu'il imaginait."<sup>29</sup>. Le paysage parcouru par le protagoniste éveille en lui des émotions et est, en retour et dans un même mouvement, investi d'un sens qui appartient à cette conscience humaine et est le signe de cette subjectivité<sup>30</sup>. Le sens que sa mythologie confère au monde, tel qu'il apparaît dans ce passage, réside dans l'image que Wolf développe de lui-même, celle du centaure se désaltérant à l'eau de la pureté.

Peu à peu, toutefois, deux éléments vont venir interrompre ce dialogue infini entre Wolf et le monde et déséquilibrer les échanges réciproques entre le sujet et l'objet. D'une part il a une vision de plus en plus déformée, voire malade, de son corps. A la suite du décès de Mr. Smith<sup>31</sup>, Wolf ne vit plus son corps comme ce qui lui permet un commerce avec le monde mais comme un corps pour la mort. Il réfute de fait le contexte charnel de son existence. D'autre part, il est amené à prendre en compte l'existence d'autrui comme conscience et ce par l'intermédiaire du regard de sa femme<sup>32</sup> (en l'espace de quelques phrases le terme "regard" est répété trois fois), ou de ceux de Jason et de sa statuette, ou de celui de Mr. Urquhart, ou encore de celui du supposé amant de sa femme ("Mais je ne veux pas de témoins à mes propres plaisirs [...] Il sera toujours là... [...] Il m'observera quand je la toucherai"<sup>33</sup>), et pour finir par celui de toute la bourgade ("Il avait l'impression d'être [...] exposé aux regards des foules"<sup>34</sup>). L'impact de tous ces regards est dévastateur pour un Wolf qui, jusqu'alors, a

---

<sup>25</sup> *Phénoménologie de la perception*, p.133.

<sup>26</sup> *Wolf Solent*, p.295

<sup>27</sup> *Ibid.*, p.16

<sup>28</sup> *Ibid.*, p.153

<sup>29</sup> *Ibid.*, p.154

<sup>30</sup> Cela ne revient pas à dire que le monde tel que le perçoit Wolf n'est qu'une apparence, seulement que l'aspect de ce monde varie en fonctions des opérations de la conscience.

<sup>31</sup> *Wolf Solent*, chapitre 13

<sup>32</sup> *Ibid.*, p.242

<sup>33</sup> *Ibid.*, p.369

<sup>34</sup> *Ibid.*, p.596

toujours refusé de vivre dans la “réalité réelle”<sup>35</sup>, celle où s’inscrivent les autres. Au lieu de percevoir dans ces regards un appel à la communication, et se rendant compte pour la première fois qu’autrui doit être pensé comme une véritable conscience au sens où il en est une pour lui-même (à ce titre autrui peut et doit figurer dans le monde), Wolf se sent transformé en un objet. Autrui est alors sa négation<sup>36</sup>. Brutalement décentré, progressivement détruit (justement parce qu’il a un corps, un corps objectif), Wolf ne saurait plus être le régisseur exclusif d’un monde, qui, investi par le regard d’autrui, l’affronte et l’agresse. Le passage qui clôt le chapitre 11 peut être lu comme l’image inverse de celui de la trouée bleue. Alors que précédemment son regard s’enfonçait dans les formes moutonneuses du ciel et que sa conscience les travaillait et les façonnait à son image, Wolf se trouve en cette fin de chapitre confronté au regard que le soleil couchant darde sur lui: “On aurait dit un vaste tunnel embrasé, la gueule de quelque canon gigantesque pointé droit vers lui. Plissant les paupières, il soutint le regard de cette gueule de canon rouge sang...”<sup>37</sup>. Dès lors, soumise à cette menace perpétuelle que représentent maintenant pour elle visages et paysages, la mythologie de Wolf, lentement, se désagrège.

Deux attitudes, aux antipodes l’une de l’autre, conditionnent désormais et alternativement les rapports de Wolf avec le monde.

D’une part, il est des moments où il cède à la tentation de manipuler le monde en interrompant délibérément le flux d’échanges réciproques qui existait jusqu’alors. Il transforme ce faisant le monde en objet. Il cède à cette tentation presque à chaque fois qu’il se retrouve sur Babylon Hill<sup>38</sup>, ce haut lieu qui lui permet de se retrouver en position de pouvoir absolu, celle justement de l’approche intellectualiste. Au chapitre 15, le regard que Wolf jette sur le paysage qui s’étale à ses pieds ainsi que sur sa femme endormie n’est plus le simple regard projectif qui anticipe les sollicitations du monde mais le regard qui organise le monde d’emblée, selon une attitude toute théorique, sans prendre en compte l’inscription de son corps dans le paysage: “Wolf entreprit maintenant d’analyser de façon plus rationnelle la différence entre la colline où il se trouvait et le paysage étalé devant lui.”<sup>39</sup>. Au sommet de cette colline, Wolf ne fait plus corps avec le monde ; il s’en détache, bien évidemment, mais plus encore le survole et le détermine d’une manière totalement arbitraire, comme pour mieux nier ce qui le nie. Aussi en vient-il à attribuer au paysage un sens allégorique, qui plus est d’une manière dualiste: Babylon Hill serait investie d’un pouvoir malin tandis que la plaine du Somerset serait, elle, du côté du Bien. Rien dans le paysage ne justifie objectivement de telles idées. Désireux de retrouver la

---

<sup>35</sup> *Wolf Solent*, p.18

<sup>36</sup> Nous retrouvons ici certains des arguments exposés par Jean-Paul Sartre dans *L’Être et le néant* (1943 ; Paris : Gallimard, coll. “Tel”, 1999). Powys devait, bien des années après avoir rédigé *Wolf Solent*, s’intéresser à la philosophie de Sartre, comme en témoigne son essai *In Spite Of* (London: Macdonald, 1953). Il y loue la pensée du philosophe, mais en souligne aussi parfois les limites, en particulier en ce qui concerne le rapport à autrui. Maurice Merleau-Ponty, quant à lui, remet ouvertement en cause les arguments de Jean-Paul Sartre. Selon lui, l’expérience d’autrui n’est pas nécessairement fléau et ne le devient de fait que si l’on oublie son existence incarnée, *op. cit.*, pp.405, 414.

<sup>37</sup> *Wolf Solent*, p.268

<sup>38</sup> Situation qui apparaît à plusieurs reprises entre les chapitres 11 et 15.

<sup>39</sup> *Wolf Solent*, p.334

souveraineté d'un regard qui lui fait défaut depuis qu'il a commencé à tomber dans la "réalité réelle", Wolf se veut demiurge tout en finissant par mettre en doute la réalité du paysage et par n'y voir qu'une apparence susceptible d'être créée à loisir: "Le monde est fait de nuages et de l'ombre des nuages. Il est fait de paysages abstraits, impalpables comme l'air..."<sup>40</sup>. De telles pensées entérinent la rupture des échanges réciproques. Le monde n'imprègne plus la manière d'être au monde de Wolf<sup>41</sup>.

D'autre part, son attitude de crispation désespérée contre les attaques du monde extérieur ne dure qu'un temps, condamnée qu'elle est à se heurter au regard agressif d'autrui, qui, toujours, surgit là où Wolf ne l'attend pas. Au soir de l'adultère imaginé de son épouse, il se décide à lâcher prise et se promet de ne plus se raccrocher à un quelconque système mental: "Aucun système! Mais seulement se dissoudre dans une légère vapeur mouvante..."<sup>42</sup>. Dès lors, et particulièrement lorsqu'il se retrouve confronté aux femmes, Wolf ne tend plus vers le monde le cristal de son âme. Dans le dernier tiers du livre, les termes qui soulignent son apathie se multiplient: "insipide", "flasque", "lourd", "inerte", "désemparé", "gourd", "inertie", "creux". Dans un même temps, la description de paysages automnaux puis hivernaux, où règnent des brumes qui dissolvent toute forme définie avant que de s'évaporer, rythment la dissolution de la conscience de Wolf et l'évacuation de son corps. Sans le secours de sa mythologie, anéantie par les coups de boutoir répétés de la "réalité réelle", il est une coquille vide qui n'émet plus aucun des rayons lumineux qu'elle projetait sur le monde au moment de son arrivée dans le Dorset: "Il ne me reste plus ni amour-propre, ni volonté, ni personnalité."<sup>43</sup> L'image du lac succède maintenant à celle du foyer cristallin: "J'ai été stupide d'essayer de faire de mon âme un cristal dur et rond! C'est un lac... rien d'autre..., avec une nuée d'ombres flottant au-dessus comme autant de feuilles!"<sup>44</sup>. Wolf se sent maintenant tel un objet dénué de pouvoir projectif lorsqu'il est confronté au regard d'autrui; de même, il n'accède au monde qu'à condition de n'être qu'un néant vidé de toutes les intentions de sa conscience<sup>45</sup>. Il se fait surface réfléchissante, recevant passivement les sollicitations du monde: "Je ne suis qu'un miroir de ses sentiments à elle"<sup>46</sup>; "Il n'était plus Wolf Solent. Il n'était plus que de la terre, de l'eau et de petits points incandescents qui scintillaient"<sup>47</sup>. Aussi, à l'opposé de l'ardeur demiurge qui l'animait au sommet de Babylon Hill, en vient-il à postuler

---

<sup>40</sup> *Wolf Solent*, p.332

<sup>41</sup> Merleau-Ponty, op. cit., p.396: "Chaque chose peut bien, après coup, apparaître incertaine, mais du moins il est certain pour nous qu'il y a des choses, c'est-à-dire un monde. Se demander si le monde est réel, c'est ne pas entendre ce qu'on dit, puisque le monde est justement, non pas une somme de choses que l'on pourrait toujours révoquer en doute, mais le réservoir inépuisable d'où les choses sont tirées".

<sup>42</sup> *Wolf Solent*, p.384

<sup>43</sup> Ibid., p.540

<sup>44</sup> Ibid., p.463

<sup>45</sup> Son positionnement correspond à celui développé par Jean-Paul Sartre, selon lequel l'accès aux choses n'est possible que si le sujet n'est rien, c'est-à-dire s'il cesse en fait d'être un sujet. Là encore Merleau-Ponty s'inscrit en faux contre une telle analyse en particulier dans *Le Visible et l'invisible*, son dernier ouvrage philosophique.

<sup>46</sup> *Wolf Solent*, p.528

<sup>47</sup> Ibid., p.579

la souveraineté du monde sur la conscience humaine, arguant que seuls les lieux qu’il traverse représentent la réalité<sup>48</sup>. Son désir de mort n’est que la conséquence logique de sa déréliction.

Contrairement à ce qui se passe dans les quatre précédent livres écrits par Powys, l’ultime chapitre de ce roman ne se termine pas par la mort du héros. C’est en partie, me semble-t-il, parce que la réaction de son corps devant Lenty Pond, a permis à Wolf de se rendre compte que celui-ci était son lien vivant avec la nature. Le flux perceptif entre le monde et sa conscience s’est insidieusement remis à vibrer: “La pensée? Bien sûr, il y avait la pensée. Mais ce n’était pas la pensée dans l’abstrait”<sup>49</sup>; “Son corps? Non! C’était plus que son corps! Derrière les pulsations de son corps se mouvait l’inexprimable”<sup>50</sup>. Cela ne signifie pas pour autant la renaissance de sa mythologie, car aux ultimes pages du roman il semble bien que la vieille dichotomie du sujet et de l’objet soit quelque peu abolie, comme le laisse à penser l’utilisation par Powys du terme ‘interfused’<sup>51</sup>: “l’impression d’une beauté incroyable, ‘infuse’ dans l’existence”, “Si je ne peux jouir de la vie [...] en m’absorbant totalement, comme un enfant, dans ses plus simples éléments....”<sup>52</sup>. Cette idée, Powys devait la développer dans ses deux romans suivants et tout particulièrement dans *Les Sables de la Mer*.

#### Florence Marie-Laverrou

Florence Marie-Laverrou enseigne à l’université de Pau et des Pays de l’Adour. *Wolf Solent* fut le tout premier livre de J.C. Powys qu’elle lut en 1997. En décembre 2003, elle a soutenu une thèse de doctorat intitulée: *Les inscriptions du géographique dans l’oeuvre de John Cowper Powys, 1915-1936*.

---

<sup>48</sup> *Wolf Solent*, p.446

<sup>49</sup> *Ibid.*, p.612

<sup>50</sup> *Ibid.*, p.642

<sup>51</sup> La traduction par ‘infuse’ paraît faible: “inextricablement mêlée” est sans doute plus proche de l’intention de Powys.

<sup>52</sup> *Wolf Solent*, p.652